

# L'ATTENTION

Roman

LOUIS-LAURENT BRETILLARD



## Carl

Carl se serait écrit Karl si cet imbécile d'officier d'état civil de la mairie d'Épernon n'avait pas fait du zèle avec la loi du 11 germinal an I, très stricte sur la question des prénoms autorisés. Comment un 10 novembre 1982, alors que quatre communistes étaient au gouvernement, pouvait-on refuser qu'un nouveau camarade puisse porter le prénom du grand Marx ? Aujourd'hui, on peut appeler son fils Friedrich, Fidel, Leonid, Vladimir Ilitch, Nicolae, ou Nikita, mais tout le monde s'en fout ; cela n'éveille plus grand-chose dans la conscience des masses laborieuses. Aujourd'hui, un gamin prolétaire ça s'appelle Kevin, Dylan, Jordan, Mohamed, Mehdi, ou encore Cindy, Tony ou Ryan. Carl Chartier, ce n'était quand même pas mal ; ça faisait classe popu attendant l'ascenseur social.

Carl aimait se refaire le film de sa vie. Ses parents Babette et André, dit Dédé, apparaissaient à l'image tout de suite après la séquence de l'état civil. Sa mère en demi-

teinte, un pied femme de ménage chez les patrons très gentils et un pied femme de Dédé qui ne rigolait pas avec la discipline du parti. Dédé avait la grande classe prolétaire avec de faux airs de Staline derrière de belles moustaches sous une casquette définitive. Lui aussi travaillait pour les mêmes patrons aux Grands Moulins d'Épernon, mais en fier ouvrier. Lors des réunions de cellule du Parti communiste français, il racontait sa lutte des classes, comment il élevait les consciences des ouvriers du moulin, comment il défendait les avantages acquis ; mais les camarades de la cellule d'Épernon le savaient bien : Dédéquichote comme ils l'appelaient s'inventait des moulins.

Puis venait la séquence de l'éducation politique. Le petit Carl avait reçu le communisme dans ses premiers biberons avec tout son folklore de faucille, de marteau, de révolution d'Octobre, d'escalier du Potemkine, de soviets, de méchants koulaks, de kolkhoze, de sovkhoze... Ses parents étaient de tous les défilés du 1<sup>er</sup> mai à Chartres devant la préfecture. Ils y rencontraient des camarades qui comme eux rêvaient d'un grand soir prochain. Ils en étaient sûrs : Georges Marchais, le secrétaire général du Parti communiste français qui avait imposé l'Union de la gauche au social traître François Mitterrand, les conduisait à la victoire. Carl se souvenait de ses premiers mugnets, de ses premiers drapeaux rouges avec faucille et marteau dorés, de ses premières pancartes fièrement brandies par sa mère et ses copines alors que son père soutenait à l'avant du défilé la banderole du Parti communiste français. Mais c'était sur

le stand *Section Eure-et-Loir* de la fête de l'Humanité que ses parents luttèrent vraiment. Leur engagement était total. Son père, les moustaches batailleuses, vendait des canettes de bière : jamais de Coca-Cola pour ne pas se compromettre avec l'impérialisme américain. Sa mère faisait des crêpes avec de la farine offerte par les Grands Moulins d'Épernon, avantage acquis de haute lutte avec le patron un soir à l'apéro. Un tract érigeait ces hauts faits au rang d'une page glorieuse de l'avancée du communisme. Sur le stand voisin, une jolie militante, engagée dans la lutte par la vente de chouchous et de pommes d'amour, faisait l'éducation politique du petit Carl en lui démontrant, à chaque chouchou offert en douce, que la propriété c'est le vol<sup>1</sup>.

Carl avait été élevé en bon communiste porté par l'idéal d'une internationale socialiste, mais l'éducation de Dédé devait avoir eu un loupé : Carl était libre penseur.

\*

À l'école communale d'Épernon, Carl avait été remarqué par Monsieur Hamelin, un maître d'école à l'ancienne comme on n'en faisait plus. L'autorité de Monsieur Hamelin entrait en résonance chez le petit Carl avec la disci-

---

<sup>1</sup> Pierre-Joseph Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ?* (1841).

plaine de parti inculquée par Dédé. Pourtant, en 68, le printemps parisien avait sapé l'autorité des maîtres et le Printemps de Prague celle du parti. Monsieur Hamelin et Dédé étaient à contre-courant de la société, deux vestiges d'une époque révolue.

Ce fut donc très respectueusement que Babette et Dédé se rendirent à l'école communale à la demande de Monsieur Hamelin, bien que celui-ci fût encarté au PS.

— Bonjour, je suis heureux de rencontrer les parents de Carl.

— Il a fait une bêtise ? demanda Dédé.

— Non rassurez-vous, votre fils est un très bon élève, il a un très bon comportement en classe et est un bon camarade.

Dédé apprécia le bon camarade, il en parlerait lors de la prochaine réunion de cellule, comprit moins le bon comportement d'un militant en graine et pas du tout le prolétaire très bon élève.

— Qu'avez-vous prévu pour ses études ? continua Monsieur Hamelin.

— Les études, c'est pour les bourgeois ; à seize ans, Carl devra gagner sa croûte. Moi j'ai mon certif et ça ne m'a pas servi à grand-chose ; j'ai toujours travaillé au moulin comme mon père et mon grand-père avant lui.

— Carl est vraiment très intelligent, il mérite d'avoir sa chance.

— Sa chance ? Le moulin l'attend, ça, c'est une chance qu'un vrai prolétaire ne refuse pas !

— Vous seriez quand même fier que votre fils soit contremaître ou même ingénieur comme Brejnev et Kossyguine !

— (...) Ça me plairait bien à moi, dit Babette, rompant à la fois le silence et l'unité prolétarienne.

Dédé chercha à se dérober, mais Monsieur Hamelin était le plus fort en dialectique. Dédé céda, voyant déjà son ingénieur de fils à la tête du parti. C'est ainsi que Carl Chartier prit l'ascenseur social. Au collège puis au lycée, les bourses de la République lui furent toujours acquises.

En 1999, le bac en poche avec mention très bien, Carl se présenta au concours d'entrée à Sciences Po Paris qu'il réussit. Il entra dans les statistiques, faisant partie des 2,5 % de fils d'ouvriers admis à Sciences Po cette année-là, mais pas encore dans les quotas d'élèves de zone sensible qui ne viendraient que deux ans plus tard. Carl eut un peu de mal à expliquer à Dédé que Sciences Po avait remplacé les écoles d'ingénieur comme marchepied vers le Comité central du parti communiste français. Babette était déjà tellement fière de son fils que Dédé n'y trouva rien à redire. « Mon fils Carl est dans l'école des cadres du parti », annonça Dédé lors de la dernière réunion de la cellule<sup>2</sup> d'Épernon.

Sa bourse permettait à Carl de louer une chambre à Montrouge : une banlieue communiste dans le sud de Paris

---

<sup>2</sup> Après le congrès de Martigues en 2000 les cellules du PCF sont supprimées.

qu'il avait choisie pour rassurer Dédé sur sa fidélité à ses racines. Le viatique républicain n'était pas suffisant pour profiter des à-côtés de sa vie d'étudiant ; il devait travailler. Dédé aurait bien vu son fils faire ses classes à Billancourt. Carl lui expliqua que le travail en trois-huit n'était pas compatible avec des études sérieuses et que Billancourt avait été rasé.

Lors de sa première semaine rue Saint-Guillaume, Carl se proposa comme serveur au patron du Basile, le café qui fait l'angle avec la rue de Grenelles, c'est-à-dire l'annexe de Sciences Po. Son choix, inspiré par un talent de conquérant qu'il s'ignorait encore, s'avéra judicieux. Il pouvait aller, sans perdre de temps, des cours au bistrot et du bistrot à ses cours. Il assumait avec brio ses origines modestes. Il connaissait tout le monde et tout le monde le connaissait. Avec sa belle gueule, ses yeux bleus, son large sourire et sa carrure sexy, il n'avait rien de prolétarien lorsqu'il servait les plus jolies filles de la rue Saint-Guillaume sensiblement plus nombreuses quand le beau Carl était de service.

Dédé n'était pas content de ce boulot ; ce n'était pas dans la tradition ouvrière que de faire le larbin des enfants de riches. Carl devait rassurer sinon le même reproche lui serait servi à toutes les sauces de la dialectique. Il était temps d'initier Dédé à la tactique de l'entrisme, l'un des nerfs de la lutte des classes.

— Papa, sais-tu pourquoi à partir d'octobre 1917 Lénine et Trotski réussirent à imposer le bolchevisme contre les

bourgeois mencheviks ?

— Parce qu'ils ont mis en place les soviets et zigouillé les paysans capitalistes.

— Oui, mais ce qui explique leur succès, c'est avant tout leur culture bourgeoise. Ils savaient penser comme des bourgeois.

— Tu ne vas pas me dire que Lénine était un bourgeois quand même ! Si c'est pour dire des conneries, arrête tes études tout de suite !

— Mais non Papa, Lénine avait appliqué la technique de l'entrisme définie par Karl Marx lui-même. Tous les camarades savent cela.

— Oui, hum, grr, bien je préfère ça, dis-moi ce que je t'ai appris sur l'entrisme.

— L'entrisme papa, c'est l'art d'infiltrer le camp adverse en se faisant passer pour l'un des leurs. Tu apprends ce qu'ils pensent et surtout à penser comme eux pour mieux les combattre.

— En faisant le larbin, tu fais de l'entrisme marxiste ?

— Oui, à Sciences Po je fais de l'entrisme, au boulot je fais de l'entrisme et bientôt au dodo je ferai de l'entrisme.

— Sur l'oreiller, tu apprends à penser bourgeois ?

— À penser peut-être, à les niquer sûrement.

La formation de Dédé était achevée. Tous les possibles devenaient possibles.

\*



L'éducation bourgeoise de Carl fut un peu brouillonne. Avec Iris ce fut le tennis. Elle et ses parents étaient membres du Country Club à côté de l'hippodrome de Saint-Cloud. Le club avait été créé au début des années 80 dans les somptueux bâtiments anglo-normands d'un centre hippique qui avait appartenu à Marcel Boussac, le roi entêté du textile français, jusqu'à sa ruine en 1978. Leurs amours étant automnales, c'est sur un cours couvert qu'Iris initia son jeune amant à tenir sa raquette comme il tiendrait un marteau, à terminer son coup droit bien devant, à se déplacer par petits pas sur le côté et d'avant en arrière toujours en regardant la balle, à slicer ou à choper son revers, à faire rebondir la balle d'un air concentré, à l'envoyer en l'air pour frapper un service tombant de haut, à monter au filet, à être lobé, à reculer et à décocher un passing-shot à faire hurler Roland Garros. Carl pouvait maintenant tenir sa place dans une partie de tennis entre copains du meilleur monde.

\*

Rosalie l'initia au ski. C'est dans le chalet familial de Combloux qu'ils nichèrent leurs amours hivernales. Ils arrivèrent par le train de nuit. Les parents de Rosalie voulant très certainement que leur fille se tricote des souvenirs ferroviaires avaient réservé un wagon-lit T2. Le contrôleur venait de passer, la nuit était à eux. Rosalie mit tout de suite son bel amant à nu, ce qui donna à Carl l'idée de la

déshabiller elle aussi et de s'occuper de son jeune corps. Ils en étaient là, quand un train, plus pressé que le leur, les doubla lentement. Des regards étonnés, amusés ou graveleux venant du train d'en face les saisirent dans ces préliminaires. Ils éteignirent la lumière du compartiment, mais sans tirer les rideaux ; seuls les voyeurs perspicaces seraient récompensés. Ils firent l'amour dans toutes les positions recommandées dans le guide du voyageur SNCF qu'ils écrivaient en s'aimant. Soudain, le train s'engagea sur la gare de triage de Laroche-Migennes. La voiture, donc le compartiment, donc la couchette, donc Rosalie, branlaient de gauche et de droite au passage de chacun des nombreux aiguillages, entraînant avec eux le sexe de Carl qui perdit sa superbe dans un dernier chaos de la voie ferrée que Rosalie souligna d'un « my God ». Carl, dont l'éducation religieuse souffrait de nombreuses lacunes, admira ce sens de la liturgie chez sa belle amante catholique.

Depuis le taxi qui les amenait au chalet, Carl découvrait la montagne. Il avait beau faire celui qui savait que la montagne serait là, son émotion était palpable, ce que Rosalie vérifia. Il ne dit rien jusqu'au chalet dont l'architecture lui cloua le bec ; alors il continua à ne rien dire. La vue sur le mont Blanc par la baie vitrée du salon acheva de l'achever ; Carl pleurait.

Rosalie décréta que les choses sérieuses ne commencent que le lendemain par la location des skis, l'achat du forfait et la première leçon avec Fernand, le moniteur atti-

tré de la famille. Ce premier jour serait une journée d'acclimatation. Il fallait choisir leur chambre, ce qui prit quelque temps, puis faire une grande marche afin que Carl apprivoise la montagne et, enfin, s'aimer devant la cheminée.

Carl apprit ce qu'étaient une carre, une fixation, une piste verte et une piste bleue, un télésiège, les connards qui ne font pas attention, un resto d'altitude, la queue au départ des remontées, le planté de bâton, le poids sur l'avant ou sur l'arrière, le chasse-neige, le stem, la godille, le schuss, la fondue savoyarde, la raclette, la tartiflette, la tarte aux myrtilles, le génépi... et l'amour après tout ça. Sans crier gare, la nostalgie parfois le prenait, il aurait bien voulu que Babette et Dédé connaissent eux aussi la montagne.

\*

Karen fut son coach en week-end. Leurs amours étant printanières, de nombreux beaux et longs week-ends s'offraient à eux. Carl fit donc ses gammes avec cette jolie Karen, à commencer par l'incontournable week-end sous la couette à Paris. Après une nuit d'amour, il fallait réussir le réveil. Carl en avait appris les codes de ses précédents échecs. Se lever avant elle. Rester nu, debout, de dos quelques instants au cas où elle ouvrirait un œil sur ses fesses tellement sexy. Mettre un caleçon et disparaître dans la salle de bains. Revenir, enfiler un jean et un T-shirt.

La regarder faire semblant de dormir. Jouer le jeu. Sortir discrètement sans oublier de prendre les clés. Acheter quatre croissants et un pain aux raisins. Manger le pain aux raisins sur le chemin du retour et bien essuyer les miettes autour de la bouche. Entrer sans faire de bruit alors qu'on la sait réveillée et impatiente. Préparer un thé aussi bien qu'un lord anglais le ferait. Présenter le tout sur un plateau avec deux verres de jus d'orange. Enlever son jean. Poser le plateau sur le lit. Alors un œil s'ouvre plein de gratitude, les bras se tendent réclamant un bisou ; la belle se redresse, remontant le drap pour couvrir les seins qu'elle laissait voir, mime la surprise et dit son bonheur d'une matinée sous la couette avec son bel amant. Puis, l'après-midi venant, il fallait décider quelle expo méritait d'être visitée. Carl sortait alors sa carte maîtresse : un joker, mais il savait qu'il ne pourrait pas faire l'impasse bien longtemps sur l'art contemporain. Une fois l'expo commentée, la suite ne présentait plus trop de difficultés ; le resto, le bar, la boîte où il fallait aller étaient des musts connus de tous.

La leçon que Carl redoutait fut ce long week-end de l'Ascension avec les parents de Karen dans leur maison de bord de mer à Veules-les-Roses entre Fécamp et Dieppe. Il ne renâcla ni ne se déroba ; il affronta. Première leçon : un week-end, ça se mérite ! Plus de quatre heures trente, le mercredi de veille de l'Ascension, pour s'extraire des embouteillages du périphérique, râler sur l'autoroute A13 congestionnée, traverser Rouen au pas, trouver un peu de fluidité jusqu'à Barentin, s'engager sur de petites routes

sans fin, tout ça pour arriver dans un village paumé ; le week-end doit en valoir le coup ! se disait Carl. Ils allèrent voir si la mer était toujours là, elle y était. À 23 h 30 Karen arrêta sa Mini Morris rouge sur les gravillons blancs du jardin de la chaumière familiale. Catherine et Éric les accueillirent avec une curiosité gentiment dissimulée. Le récit de la circulation depuis Paris remplit ce qui sinon aurait été un silence d'observation. Carl eut son mot à dire sur le choix de leur chambre et comprit trop tard la mimique de Karen : le lit choisi grinçait.

Deuxième leçon : la bonne éducation se perd ! Que sont devenues les jeunes filles de bonne famille, vierges, timides et dévotes ? Karen mit le matelas par terre et toute la nuit durant ils s'envoyèrent en l'air ; quant à l'office de l'Ascension, le matin, personne n'y prêta attention. « Carl, thé ou café ? » Il savait qu'il fallait répondre thé, mais préférait le café, comme Éric heureusement. « Carl, croissant ou tartine ? » Que dit le code ? Carl n'en savait rien ; il prit le croissant de crainte que tartine ne fasse prolo mal dégrossi. « Servez-vous Carl. Un autre croissant ? » Après un rapide calcul — deux croissants avaient été prévus par personne —, il accepta. Il faillit être crédité d'un sans-faute jusqu'au moment où il mit dans le lave-vaisselle des couteaux dont le manche était en corne. Karen détourna l'attention de Catherine et le sortit de ce mauvais pas.

Troisième leçon : la nourriture est le principal sujet d'un week-end ! Carl fut harcelé de questions auxquelles il n'avait pas de réponse : « Carl, aimez-vous la raie ? »,

« Carl, aimez-vous les bulots ? », « Carl, aimez-vous les huîtres ? », « Carl, aimez-vous les brocolis ? », « Carl, aimez-vous la langue de bœuf ? »,

« Et les tripes Carl, aimez-vous les tripes ? » Il répondit oui à tout, certain d'être ainsi dans les codes. Les choix culinaires devant être suivis d'effets, Carl et Karen furent envoyés faire le marché où il fut présenté aux copains de rencontre. Il se rendit compte, soulagé, qu'avec son jean et ses baskets il était dans le ton, que le bon chic de Veules-les-Roses cohabitait avec le non chic du tout. Puis il fallut ouvrir les huîtres achetées sur le parking de la plage. Carl comprit en regardant Éric faire qu'il y avait plusieurs façons d'attaquer la coquille, ce qui le rassura, car n'en ayant appris aucune, il s'y prenait n'importe comment. Il attaqua la dixième huître quand une bouffée de nostalgie lui monta aux yeux ; le dimanche, sa grand-mère leur servait du mou de bœuf au gros rouge et Dédé conservait les capsules des bouteilles de vin Préfontaine pour en faire un rideau de porte. Il sut retenir ses larmes. *Le qu'est-ce-qu'on-mange* resterait le principal sujet du long week-end, en paroles, au marché, en cuisine, à table, matin, midi et soir. Carl apprit à parler fruits de mer, poissons, viandes, sauces, tarte normande et comment accommoder les restes. Un pan entier de la culture bourgeoise s'ouvrait à lui, Catherine était sous le charme.

Quatrième leçon : les parents ne sont plus ce qu'ils étaient ! Éric et Catherine avaient de nombreux amis dans la région dont Carl fit la connaissance lors de balades sur

la plage à marée basse et le samedi soir à une fête. Ils étaient tous des baby-boomers appartenant à une génération bénie des cieux. Il y avait le radiologue, le communicant, le photographe reconnu, quelques architectes, le créateur de tissus, le consultant, le haut fonctionnaire, le sociétaire du Français, le serviteur du CNPF et le romancier à succès. Il y avait ceux qui faisaient beaucoup de vélo, ceux qui en faisaient et ceux qui n'en faisaient pas du tout. Mais tous faisaient la fête, dansaient le rock et le n'importe quoi, picolaient, riaient, déconnaient, parlaient de cul, de bite et de chatte, jouaient des standards au piano ou à la guitare puis le week-end suivant... recommençaient. Toutes et tous avaient élevé leurs enfants selon des principes certes, mais de liberté et de confiance en soi, loin de tout ordre moral castrateur, de toute reproduction obligée d'un modèle parental ou de continuation d'une lignée familiale. Carl le comprenait, c'était là le soft Power de leur lutte des classes. Ils devenaient socialement inclassables et insaisissables sauf dans une catch all catégorie dont la force est surtout de ne rien vouloir dire : les bobos. Dans un moment de nostalgie, Carl se demandait si Babette la coco aurait bien fait la bobo.

\*

Margo, il l'aima en bateau. Ils logèrent leurs amours estivales à Saint-Tropez, 10 rue du Portail Neuf, deux rues au-dessus du port et de Sénéquier, dans un appartement en

loggia d'où l'on pouvait voir le fond du golfe. Margo initia Carl aux promenades sur le port où les badauds admirent de trop gros bateaux, aux dîners en amoureux dans les petites rues pleines à craquer d'impétrants fêtards tropéziens, aux mojitos du Sube qui se méritent de haute lutte, aux talons qui n'en finissent pas de jolies Russes s'offrant pour l'aventure d'un soir, au VIP Room et aux Caves du Roy où tout bon clubbeur se doit d'avoir une bouteille à son nom et d'aimer la techno à fond. Ce monde de la fête n'était pas dans les moyens de son amant ; Margo avait un plan B comme bateau.

De l'optimist au 420, de la planche à voile au surfboard, en Laser et en Hobie Cat, Margo était depuis son plus jeune âge une passionnée de voile et une fine régatière. Remarquée par la Société Nautique de Saint-Tropez, elle fut embarquée à seize ans comme équipière sur un Swan 48 pour la semaine de la Giraglia et son épreuve reine : une course au large de 243 milles partant de Saint-Tropez pour aller virer l'îlot de la Giraglia au nord de la Corse avec arrivée à Gênes. Depuis, elle engageait *Rantanplan*, le First 31.7 de son père, sur la plupart des régates côtières de Saint-Tropez à Marseille et se rêvait en solitaire sur des courses transocéaniques.

Carl apprit sur *Rantanplan* à étarquer une drisse, à border et à choquer une écoute, à lofer, à abattre, à rattraper un départ au lof ou une abattée et de nombreux termes techniques, tout autant que poétiques, comme les pataras ou le



vit-de-mulet. Il comprit que le vent apparent était plus important que le vent réel, ce que la brise de mer devait au soleil et ce que la brise de terre devait au crépuscule. Il connut le bonheur du mouillage forain, l'amour dans le poste avant, l'île de Port-Cros et celle de Porquerolles, les sensations à la barre et l'amour à la barre. La trop jolie Margo lui disait en silence de l'aimer pour tout ce qu'elle était déjà pour lui ; il obéit.

Ils passèrent l'été en croisière. Porquerolles, Girolata, la plus belle façon de découvrir la Corse et ses odeurs au petit matin après une nuit en mer, les mouillages entre Ajaccio et Propriano, Bonifacio puis les îles Lavezzi entre la Corse et la Sardaigne, la cala di Volpe et l'hôtel de James Bond dont les salades sont au prix d'une bourse d'étudiant, l'île de Ponza et son port en amphithéâtre où Carl se promit de revenir écrire un roman, la baie de Naples entre les îles d'Ischia et de Capri, puis les îles Lipari dominées par l'Etna, le détroit de Messine entre Charybde et Scylla puis Syracuse qu'il fallait voir. Août tirait à sa fin ; il leur fallait remonter. La côte sud de la Sicile les déçut, ils retrouvèrent Ponza, mais n'eurent pas le temps d'y écrire un roman, buissonnèrent entre les îles de l'archipel toscan Montecristo, Pianosa, Elbe, puis furent de retour au port quelques jours avant les premières régates des *Voiles de Saint-Tropez* qui rassemblaient plus de 250 bateaux modernes et classiques dont certains parmi les plus beaux du monde. Margo avait inscrit *Rantanplan*. Carl faisait partie de l'équipage avec six autres équipiers, quatre filles et deux

garçons, avec lesquels Margo avait l'habitude de régater.

Carl ne s'attendait pas à un coup de tête. Il tomba sur le pont, sonné, l'arcade sourcilière ouverte ; son verre de champagne explosa sur le pied de mât. Comme chaque année, Margo avait été invitée à la soirée de lancement des Voiles sur Ikra dont les 20 mètres de légende étaient amarés face à Sénéquier, au début de la partie du quai réservée aux Classiques. Tout ce que les Voiles et la Nautique comptaient de dirigeants, de sponsors et de partenaires était là. Le coup partit vite. Un grand mec se tenait le front, l'air con. Margo l'avait pris comme équipier l'année précédente ; cela s'était mal passé. Cet Alexandre ramenait toujours sa grande gueule et se voulait irrésistible alors qu'il n'était qu'un jeune con prétentieux. Alexandre éructa : « Les fils de putes de prolo n'ont pas leur place ici ! » avant d'être maîtrisé et expulsé sur le quai. Carl reprit ses esprits sous les caresses de Margo. L'incident était clos ; Carl se doutait qu'il y aurait une suite.

Margo annula sa participation aux régates. Ils rentrèrent à Paris et le lundi suivant à Sciences Po. Carl fit sensation avec son œil au beurre noir et es trois points de suture sur l'arcade sourcilière gauche.